

Le chemin de la phénoménologie : une méthode vécue comme une expérience de chercheur

Sylvie Morais, Ph.D.

Université Paris 13/Nord - France

Résumé

La méthode phénoménologique s'entend dans le sens premier du mot *metodos* qui signifie chemin, soit, un : « [...] chemin à parcourir soi-même comme chercheur vivant le phénomène » (Meyor, 2007, p. 112). Dans cette perspective, nous attendons du chercheur une posture épistémologique particulière, qui sera cohérente au fait phénoménologique. C'est dans le but de comprendre mieux cette attitude propre au phénoménologique que nous avons exploré le chemin de la phénoménologie en vivant notre méthode comme une expérience. En adoptant ainsi le point de vue singulier du marcheur-phénoménologue, la pratique de l'*epochè*, (Depraz, Varela, & Vermersch, 2000, 2011) est au cœur de la dynamique descriptive qui suit. Elle permettra d'explicitier ces attitudes de chercheur, des attitudes épistémologiques ressaisies dans la description d'une méthode de recherche (Van Manen, 1984,1990), et ce telle qu'elle est conduite dans le cadre d'une thèse de doctorat en éducation.

Mots clés

PHÉNOMÉNOLOGIE, ÉDUCATION, EXPÉRIENCE, SUBJECTIVITÉ, INTERSUBJECTIVITÉ

Introduction

Faire de la méthode une expérience

Marcheur-phénoménologue (Morais, 2012) en sciences de l'éducation, mon intérêt premier de recherche doctorale – l'expérience de l'artistique comme pratique de soi – m'a menée tout naturellement à me pencher sur l'expérience vécue.

De ce fait, j'en suis venue à m'intéresser aux méthodes permettant son examen, si bien qu'en définitive, les pratiques d'investigations « en première personne » (Depraz, 1999, 2006; Depraz et al., 2000, 2011; Vermersch, 1994, 1999, 2007) m'apparaissent aujourd'hui incontournables pour le dévoilement d'une expérience humaine au sein d'une approche phénoménologique.

Le thème « du singulier à l'universel » est pour moi l'occasion d'activer cette pratique, c'est-à-dire de m'engager concrètement dans la description du chemin de la phénoménologie, notamment celui que j'ai traversé dans le cadre de ma recherche doctorale, et ce, de manière à faire de ma méthode de recherche l'explicitation d'une expérience vécue.

L'objectif est d'explorer la méthode phénoménologique rencontrée chez Van Manen (1984, 1990) à la lumière de la pratique de l'*epochè* (Depraz et al., 2000, 2011), afin de dégager de cette expérience quelques éléments qui traduiront en termes d'attitude, ce qui en est pour le chercheur de faire de la recherche phénoménologique. L'analyse portera sur la manière d'être du chercheur, sur les actes déterminés par le fait phénoménologique, en somme sur sa posture épistémologique. Car s'il est vrai que le chercheur fait usage de sa méthode indépendamment du fait, et qu'il le sache ou non, qu'il y a dans sa manière de faire, tout de sa manière d'être, je voulais en faire l'expérience. C'est-à-dire, en tant que chercheur, être attentive à mon rapport à la méthode, afin de mettre à jour des attitudes propres à celui qui « fait » de la recherche phénoménologique.

Prenant ainsi pour point de départ la manière d'être du chercheur, je ne pouvais faire l'économie d'aborder d'entrée de jeu la question de l'expérience. Heidegger nous dit que faire une expérience avec quoi que ce soit, cela veut dire : « [...] le laisser venir sur nous, qu'il nous atteigne, nous tombe dessus, nous renverse et nous rende autre » (1976, p. 143). L'expression faire de la méthode une expérience, signifie accepter d'y entrer tout en se laissant aborder, comme dans la locution « faire son chemin » : passer à travers, traverser de bout en bout et accueillir ce qui nous atteint. Faire cette expérience-là avec la méthode veut donc dire se mettre en chemin; c'est-à-dire se laisser aborder par la méthode, en faire « l'épreuve » jusqu'à ce qu'elle devienne ce dont on accède en première personne.

Dans cet ordre d'idées, nous pouvons déjà affirmer que faire une expérience avec la méthode, c'est autre chose que se procurer des informations à propos d'une méthodologie de recherche. De telles informations, nous le savons, sont disponibles dans les manuels de recherche scientifiques et philosophiques et donnent par ailleurs à apprendre des choses utiles pour le chercheur. Mais, réussir une expérience « avec » la méthode n'est pas du même ordre exploratoire. En effet, il faudra retourner à l'expérience en elle-même, et s'en tenir à ce qui est présent dans l'expérience; l'esprit absorbé par l'observation, centré sur la tâche de percevoir, afin d'y repérer ce qui s'y passe expérimentiellement.

Un chemin qui mène à la possibilité de faire une telle expérience est la description. La description comme exigence exploratoire, justement parce qu'elle se caractérise par sa mise en œuvre, tout en mettant de l'avant l'horizon pragmatique d'une phénoménologie « concrète » (Depraz, 2006, p. 12). La description est du moins le moyen que j'ai choisi pour faire ici cette expérience de la méthode.

La description qui suit s'appuie sur les dix étapes (de 1 à 10 dans le texte) de la « méthode phénoménologique » (Van Manen, 1984, 1990); étapes explicitées à la lumière de la « pratique de *l'époque* » (Depraz et al., 2000, p. 167). En termes d'analyse, j'ai thématiqué l'expérience en fonction des attitudes phénoménologiques repérées. Les thèmes en question sont les suivants : Marcher-interroger-surprendre : pour une attitude engagée; Explorer-décrire-écouter : pour une attitude ouverte; Accueillir-dévoiler-thématiser : pour une attitude sensible; Écrire-signifier-valider : pour une attitude *poïèse*. Pour conclure nous verrons que la recherche phénoménologique appelle de plus une attitude formative.

Enfin, en abordant la description, j'ai choisi de poursuivre avec Heidegger la métaphore du chemin, pour exemple de notre démarche, afin d'écrire (tracer) un texte qui sera lu comme tel : le chemin de la phénoménologie que j'ai vécu en tant que marcheur-phénoménologue.

Épistémologie

L'enjeu de la recherche phénoménologique vise moins de rendre compte des faits propres à une expérience, que de rendre intelligible la manière d'être au monde des sujets qui vivent une expérience. Étudier ce mode d'être au monde, appelle une posture épistémologique particulière, et surtout différente de celle qui se conçoit dans une compréhension dichotomique de la relation sujet/objet. Et pour cause, appuyée sur le mot d'ordre d'Husserl (1929) : « Toute conscience est conscience de quelque chose » (cité par Russ, 2004, p. 406), dans la recherche phénoménologique il importe d'étudier les modes intentionnels par lesquels le sujet entre en relation avec l'objet qui compose son vécu. Selon Giorgi : « Pour Husserl l'intentionnalité est une dimension essentielle de la conscience dans la mesure où la conscience est toujours dirigée vers un objet qui n'est pas lui-même » (1997, p. 344). Par conséquent, dès lors que dans la recherche phénoménologique, sujet et objet ne sont plus des entités séparées, le principe d'intentionnalité ouvre un nouvel horizon de connaissance : l'étude accueille désormais en termes de sens, le propre constitutif de l'expérience subjective, l'expérience du sujet à la première personne.

La pratique de l'épochè

Husserl a identifié notre attitude naturelle comme une manière de considérer le monde en tant qu'un « en-soi », c'est-à-dire que nous sommes dans une relation ordinaire qui va de soi avec le monde. Dans la méthode phénoménologique, nous nous détournons de cette attitude naturelle, pour porter une attention toute particulière au sujet vivant dans le concret de son expérience. Une nouvelle attitude est ainsi possible afin de découvrir le rapport « intentionnel » qui lie notre conscience au monde : il s'agit de l'attitude phénoménologique.

Dans un mode d'investigation en première personne, l'attitude phénoménologique consiste à pratiquer *l'épochè* (mot grec qui signifie suspendre). La pratique de *l'épochè* est au « [...] cœur de la dynamique structurelle de l'avènement à la conscience » (Depraz et al., 2000, p. 167). Concept opérant de la procédure méthodologique, la pratique de *l'épochè* traduit en termes de *praxis*, l'émergence de la pensée. Selon Depraz et al., (2000, 2011), la pratique de *l'épochè* est constituée d'un cycle de trois phases : Suspension (mettre hors jeu les thèses déterminantes d'un phénomène); Conversion (retourner le regard de l'extérieur vers l'intérieur); Lâcher-prise (accueillir le sens qui se donne).

Faire de la recherche phénoménologique et écrire en éducation

Marcher interroger surprendre : une attitude engagée

« Expérimenter quelque chose cela veut dire s'acheminant, arriver à atteindre quelque chose sur un chemin » (Heidegger, 1976, p. 143). Penser c'est comme marcher dans une forêt. « Dans la forêt, il y a des chemins le plus souvent encombrés de broussailles, [qui] s'arrêtent soudain dans le non-frayé. On les appelle *Holzwege* » (Heidegger, 1962, p. 7). Penser, c'est marcher ailleurs que sur des sentiers battus ou des routes balisées. Alors que la route nous mènerait tranquillement jusqu'au but, le chemin quant à lui est incertain et inaccoutumé. Il y a là une rupture avec notre manière naturelle de marcher. C'est ici en ce premier thème, dirons-nous à la lisière de la forêt, que s'engage le chemin de la pensée en phénoménologie.

Marcher. L'acte concret que je réalise en tant que chercheur est d'abord celui de repérer une expérience, telle que je l'ai moi-même vécue. Le projet est d'investir une expérience qui me touche particulièrement dans le monde, de m'engager à la penser autrement qu'à mon habitude. S'engager à penser, comme on aborde un chemin de traverse, sans savoir *apriori* où l'on va, mais en sachant qu'il faudra ouvrir un chemin devant soi. Au commencement, penser une expérience, invite donc le chercheur à s'engager à ouvrir un chemin dans l'incertain, dans l'imprévu, dans le non-frayé, c'est-à-dire à l'écart des

idées préconçues et des conclusions que nous appliquons le plus spontanément :

1. Penser un phénomène relatif à une expérience vécue, telle que j'en suis moi-même en tant que chercheur, touché et commis dans le monde.

Interroger. La question en phénoménologie est toujours et avant tout la question d'une vraie personne, qui, dans un contexte individuel ou social ou depuis certaines circonstances de sa vie historique, cherche à donner du sens à une expérience qui le compromet dans le monde (Van Manen, 1984, 1990). La bonne question pourrait être : quelle est la vraie nature de cette expérience ou qu'en est-il de vivre cette expérience? Concrètement je pourrais me demander ce qui en est des perceptions, du sentiment, de mon corps lorsque que je me détourne de la route tracée de théories, d'images et d'idées à propos de cette expérience. La question interroge toujours ce qui en est véritablement d'une expérience vécue.

2. Qu'est-ce donc que faire l'expérience de...?

Surprendre. La situation problématique qui entoure l'expérience n'est pas tant dans l'insuffisance de connaissances à son sujet, bien au contraire. Nous avons à propos de cette expérience autant d'avis que de recherches et d'études (Van Manen, 1984, 1990). Mais nous admettons avoir oublié d'interroger ce qui en est véritablement pour la personne humaine que de vivre cette expérience. Dans la mesure où je sais que j'aurai à m'engager à penser l'expérience autrement qu'à mon habitude, à cette étape de la méthode, je m'attache à « surprendre » les aprioris qui entourent l'expérience. Autrement dit je cherche à les reconnaître, à déceler les précompréhensions, les conventions, les « on dit », de même que les représentations et les théories, en somme tout ce qui détermine pour nous à l'avance le monde de cette expérience. En somme je m'écarte de la dimension théorique qui préjuge de l'expérience, en retournant ces aprioris sur eux-mêmes afin de comprendre en quoi ils ont oublié le sujet en acte dans son expérience :

3. Surprendre les préjugés en les retournant contre eux-mêmes pour montrer en quoi ils s'éloignent de l'humaine personne en acte dans son expérience.

Pour une attitude engagée. En ce premier thème marcher-interroger-surprendre, l'expérience est d'abord perçue comme une expérience « sensible » : il s'agit d'une expérience vraie de chercheur. À l'expérience ainsi manifeste se pose l'exigence de dégager les *aprioris* conceptuels, en montrant en quoi ils s'éloignent d'une expérience humaine. Après cette démarche problématique, l'expérience ainsi mise à jour est disponible à l'épreuve de la

pensée. Pour reprendre l'exemple du départ, le chercheur, en tout état de cause, est consciemment prêt à ouvrir le chemin de la pensée.

Ce geste premier de la méthode, préside donc à l'exploration du vécu et correspond en cela à la phase dite de « suspension » dans la pratique de l'*epochè* (Depraz et al., 2000, 2011). Il s'agit de l'étape initiale, le moment primordial qui donnera l'impulsion de départ. À bien se rapprocher de l'acte qui se pose ici, ce dernier pourrait ressembler à une sorte de rituel, une mise état de penser. Bref, un geste qui permet de décaler son regard pour surprendre l'expérience et la voir autrement. Dans le cadre de la recherche non seulement il impulse la concentration nécessaire pour s'engager à penser l'expérience autrement qu'à notre habitude, mais de plus il agit comme une mise en condition pour se solliciter soi-même à l'épreuve de la pensée.

Sur le chemin de la phénoménologie s'amorce d'abord pour le chercheur, un engagement qui démarre là où déterminé, il s'apprête à traverser son expérience comme une épreuve vécue. À ce sujet, il faut se rappeler que sur le chemin d'Heidegger, l'expérience sera « éprouvée », non pas au sens « pathologique » de l'épreuve mais traversée de toute part. Éprouvée donc parce que nous nous engageons à la ressaisir subjectivement. Le chercheur aura donc à soutenir l'épreuve, à prendre le risque de s'engager dans l'inconnu, à s'investir, voire s'y abandonner. Ainsi prêt et résolu, son attitude témoigne de sa volonté à mener sa recherche de façon à se forger une idée la plus juste qui soit.

La démarche du chercheur est ainsi perçue comme un acte fort d'engagement. Ce qui amène à penser la notion d'engagement avec Merleau-Ponty, à propos du rapport du sujet à l'objet, non pas dans un rapport de connaissance, mais dans un *rapport d'être*, selon lequel « [...] le sujet est son corps » (1996, p. 89). Ainsi, profondément marqué par l'implication de sa subjectivité, le chercheur montre une attitude engagée qui annonce son point de vue sur le monde. En somme l'analyse de ce thème marcher-interroger-surprendre montre que le chercheur phénoménologue fait appel à une attitude engagée, attitude qui reflète de son propre engagement dans le monde.

Explorer décrire écouter : une attitude ouverte

En abordant le chemin, il y a d'abord une plongée dans une espèce de cécité à la poursuite de ce qui se dérobe devant soi. Mais comme un appel à considérer la sensation confuse de ce qui se disperse, on se fraye un chemin. « Le chemin rassemble ce qui a son être autour de lui; et à chacun de ceux qui le suivent, il donne ce qui lui revient » (Heidegger, 1966, p. 12). Car le chemin n'importe que pour celui qui chemine en quête de quelque chose. Parce que la forêt n'a de

valeur que pour celui qui s'y intéresse. Ce deuxième thème qui s'amorce avec la description, présente les premiers pas dans l'exploration.

Explorer. J'explore en décrivant, et inversement. J'explore avec la description. Je regarde mon expérience et je la décris sans voir ni savoir véritablement ce qui se passe sous mes yeux. En décrivant je suis dans une sorte d'aveuglement. D'où cette sensation confuse ressentie sur le chemin : je marche, obscur, mais je marche et je sais qu'il y a un chemin. Depuis cette phase initiale, où j'ai reconnu le contenu théorique qui entoure l'expérience, l'acte d'explorer consiste à maintenir suspendues ces idées préconçues pour se retourner vers le vécu de mon expérience. De l'extérieur vers l'intérieur je me retourne et puis les mots et les idées viennent. Concrètement à ce stade de l'exploration je décris en laissant venir les idées et les mots, sans porter de jugement :

4. Explorer mon expérience en la décrivant le plus directement possible, telle qu'elle m'apparaît, sans explication ni jugement (avec l'aide de *Bases de l'auto-explicitation*, Vermersch, 2007).

Décrire. Ce qui s'opère là dans la description n'est pas pure subjectivité solipsiste. Notre quête de sens, nous le verrons plus loin, est à l'intersection de la subjectivité et de l'intersubjectivité. Il faudra donc être attentif à la résonance de mon expérience avec celle d'autrui (Depraz, 2006). Parce que décrire c'est aussi et en même temps, écouter l'autre, écouter l'expérience de l'autre dans la mienne, en gardant l'esprit centré non seulement sur ce qui se vit, mais sur ce qui se vit à travers de ce qui se vit. Sensible et présent à cette tâche de percevoir et de sentir subjectivement l'expérience de l'autre il s'agit de :

5. Décrire depuis les explicitations verbales obtenues chez des sujets (co-chercheurs). S'accompagner de : *L'entretien d'explicitation* (Vermersch, 1994). Valider les descriptions avec les co-chercheurs.

Écouter. Parce que nous avons un rapport silencieux avec les choses, les arbres, nos expériences, écouter c'est faire parler. « Parler ce n'est pas en même temps écouter; parler est *avant* tout écouter » (Heidegger, 1976, p. 241). Parce qu'il faudra bien trouver les mots qui parlent. Parce qu'il faudra bien savoir décrire avec l'art de faire parler ce qui semblait muet. C'est comme une invitation à écouter un bloc de silence dont l'autre, les autres entendent la tonalité. Lorsque, par exemple, je dis : - Dans le silence de la forêt, un arbre tombe et touche le sol, un bruit sourd résonne dans ma poitrine, entends-tu? Un bruit donc tout d'abord et puis le corps qui l'incarne et enfin l'incommensurable ontologie dont il est le signe :

6. Écouter depuis la littérature, des témoignages parlants, des locutions dans le langage parlé, des paroles évocatrices. Chercher les sources étymologiques, consulter la littérature phénoménologique. (Écrire dans un journal de bord).

Pour une attitude ouverte. À ce second thème explorer-décrire-écouter nous voyons le chercheur s'engager concrètement dans la description, et en cela constituer sa collecte de données. D'abord il décrit sa propre expérience, ensuite il fait l'écoute et la description de l'expérience des autres (ses co-chercheurs) et enfin il cherchera une écoute dans les témoignages tirés de la littérature.

Nous savons qu'à ce stade de la description, le chercheur, opère un retournement, qui consiste à maintenir son attention ouverte dans une sorte d'aveuglement, suspendu dans le non-dit de l'expérience, en se détournant de ce qui se passe à l'extérieur pour se convertir à l'intérieur. L'expérience s'accorde en cela à la pratique de *l'épochè*, à sa phase de « conversion ». Un mouvement qui procède d'un changement au niveau de l'activité cognitive : « [...] se détourner de cette attention naturellement portée vers le "dehors" pour se convertir à ce qui se passe au-dedans » (Depraz et al., 2000, p. 170). Ici, donc, au cœur même de l'acte d'avènement à la conscience, le chercheur est appelé à développer finement, son habileté à la présence attentive.

Nous pourrions nous étendre longuement sur ce geste de la pensée qui induit ce retournement tant il apparaît fondamental de la démarche. Sous l'angle de Husserl ce changement d'attitude est le véritable passage à l'acte de la pensée phénoménologique, il est c'est celui qui permet à la fois de s'ouvrir à l'expérience et d'ouvrir l'expérience à elle-même.

Mais aussi nous pourrions élaborer sur les difficultés de ce passage. Car il ne s'agit pas, nous en convenons, d'une expérience triviale : être conscient de son expérience est une activité difficile. La conversion en tant que telle est marquée d'une profonde rupture, car il s'agit de penser autrement que dans ce rapport habituel qui nous lie au monde. Et puis justement parce que ce regard vers l'intérieur n'est pas « naturel », la difficulté sera telle qu'il faudra maintenir son attention suspendue dans l'ouverture.

Mais aussi, ce qui relève peut-être d'une évidence, ce qui se passe à l'intérieur n'a pas été formulé. De là certainement une deuxième difficulté : il faudra non seulement trouver les mots, mais les mots qui parlent, c'est-à-dire les mots qui font résonance avec l'expérience d'autrui (intersubjectifs). Ce qui explique peut-être cette sensation de vide ou de confusion décrite plus haut. Mais enfin, il faudra bien se rappeler qu'il en est ainsi de notre travail de chercheur phénoménologue : « de faire advenir à ma conscience claire quelque

chose qui m'habitait de façon confuse et opaque, affective, immanente, bref, pré réfléchi » (Depraz et al., 2000, p. 166).

En somme, tenir cet effort radicalement ouvert, en refusant toute doctrine, d'une attente dans une direction sans contenu, tendu dans un vide, et croire de plus que comprendre se tient précisément dans l'ouvert, exige, pour le chercheur qui s'y emploie, une attitude d'ouverture au monde telle qu'il en est lui-même habité. L'analyse montre que le chercheur adopte une attitude ouverte dans le sens d'une altérité, attitude qui témoigne de son esprit d'ouverture sur le monde.

Accueillir dévoiler thématiser : une attitude sensible

« Mais le chemin ne nous parle qu'aussi longtemps que les hommes, nés dans l'air qui l'environne, ont pouvoir de l'entendre » (Heidegger, 1966, p. 13). Grâce au chemin, qui n'était pas une route quelconque mais une voie forestière, l'espace s'est ouvert devant moi. Enfin le bruit des pas sur les cailloux et la senteur du bois ont commencé à parler. Le chemin ne nous parle que parce que nous avons cessé de le raisonner. Peut-être même y arrive-t-il parfois de sentir à ce moment-là quelque chose du sens. Au troisième thème nous apercevons, au nom du chemin, le sens apparaître.

Accueillir. Nous avons marché avec confiance dans une forêt au cœur d'une obscurité qui égare, certes, mais une obscurité où l'on naît à soi. Et puis se dévoile enfin un « je suis là » qui naît en chair et en pensée de son expérience. Et puis dans toute son épaisseur et sa densité l'expérience se dévoile peu à peu dans un « il y a ». Mais encore s'agit-il de se positionner pour accueillir ce sens qui se donne. Parce que le sens, nous le dirons jamais assez, n'est pas pure subjectivité solipsiste. En réalité le sens est relation intersubjective, est à l'intersection de moi et de l'autre, en bref le sens s'accorde à l'expérience des autres. C'est donc depuis cet intime murmure subjectif d'un « je suis là » présent dans les descriptions d'expériences, que s'entend enfin ce bruyant et intersubjectif « il y a » qui s'accorde avec les expériences d'autrui :

7. Accueillir dans les descriptions, le sens qui se donne au croisement de mon expérience -subjective et celle des autres-intersubjective.

Dévoiler. Peu importe notre situation historique, sociale ou culturelle, nous abordons le monde depuis des « existentiels » (Heidegger, Van Manen, Merleau-Ponty, Gadamer). Les existentiels sont les fondements de l'existence depuis lesquels nous comprenons le monde et donnons sens à nos expériences. En plus des existentiels reconnus, – temporalité, corporéité, spatialité, relationalité –, la « formativité humaine » (Honoré, 1992, p. 65) est un existentiel déterminant de notre comportement humain : « L'homme existe en

formation, de la naissance à la mort, il est dans un rapport de formation avec le monde » (Honoré, 1990, p. 202). La formativité est le principe opérant de la formation de soi : nous nous formons depuis nos expériences de vies, en suivant « une série continue d'expériences qui constituent la vie consciente » (Dewey cité par Zask, 2003, p. 73). Par la reprise de nos expériences passées projetées dans l'avenir, nous nous engageons dans un enchaînement qui fait sens pour la conduite de la personne que nous sommes. Ainsi pour guider la réflexion phénoménologique et lui apporter une analyse « formative » le chercheur verra au dévoilement des existentiels et de la formativité :

8. Dévoiler les existentiels et la formativité contenus dans les descriptions, et les reformuler dans le langage de l'éducation.

Thématiser. L'intelligence sensible qui s'opère au moment de la thématization est une invitation à comprendre une expérience incarnée, non pas tant par « *le fait* que nous la vivons » (les faits d'une introspection) mais par « ce que nous vivons à travers elle » (la conscience que nous en avons) :

Si j'arrive à dégager de mon expérience tout ce qu'elle implique, à thématizer ce qu'il m'a été donné de vivre à ce moment-là, j'arrive à quelque chose qui n'est pas singulier, qui n'est pas contingent et qui est [l'expérience] dans son essence (Merleau-Ponty, 1975, p. 18).

L'enivrante respiration de ce qui se joue en vérité : « L'intuition des essences consiste simplement à reconquérir ce sens qui n'est pas encore thématized dans la vie spontanée » (Merleau-Ponty, 1975, p. 19). Le chercheur accueille en termes de sens, les thèmes essentiels de l'expérience en fonction des relations intersubjectives qu'il aura établies :

9. Découvrir les aspects thématiques dans les descriptions, les diviser en unités de signification et décrire dans son contexte spécifique.

Pour une attitude sensible. Ce troisième thème accueillir-dévoiler-thématiser, est celui du sens qui émerge comme une exigence interne de la dimension expérientielle de l'expérience. À la fois ouvert et concentré, le chercheur accueille, se met en état d'accueillir ce « sens qui se donne » et dévoile les existentiels pour enfin y dégager ses grands thèmes d'analyse. Dans l'apparaître de ce qui se manifeste ici, sa recherche de sens et de cohérence aboutit sur la structure essentielle de l'expérience.

Dans la pratique de l'*epochè*, ce moment de l'accueil correspond à la phase du « lâcher-prise », soit, un changement dans la qualité de l'attention qui passe d'un « aller chercher à un laisser-venir » (Depraz et al., 2000, p. 170). Partant de là, nous pourrions parler de vision, au sens artistique du regard, à

savoir la capacité de discernement de celui qui sait repérer et s'adapter à qui se présente à lui. C'est précisément parce que le chercheur sait le capter et y répondre, de cœur et d'intelligence, que le sens lui apparaît. Cette finesse du regard, comme une aptitude à l'ancrage corporel de la pensée, s'accorde au principe de la vie de l'esprit au cœur de la subjectivité chez Heidegger, de même qu'au rôle du corps et de la sensibilité dans les fonctions cognitives rencontré chez Merleau-Ponty. Ce qui se joue concrètement dans de l'activité du chercheur, fait penser en tout état de cause, que « C'est au niveau de la pensée sensible de la chose dans le monde que les processus d'ouverture porteurs de significations opèrent » (Richir, 2008, p. 90).

En somme l'analyse permet de constater, à ce thème accueillir-dévoiler-thématiser, que la méthode n'est pas privée de subjectivité attentive ni d'ancrage corporel. Des états affectifs qui témoignent de l'attitude sensible du chercheur dans sa saisie de l'expérience, attitude qui révèle de plus la spécificité de son rapport au monde.

Écrire réécrire valider : une attitude poïèse

Le chemin de la pensée n'est pas plat et organisé, il est tortueux et imprévisible. À l'instar d'Heidegger (1976), nous pouvons dire que la pensée est exposée à l'être de la chose. Ce dernier thème écrire-réécrire-valider est celui de l'adaptation aux aléas du chemin : le chercheur (ré) écrit son texte à la manière d'une écriture phénoménologique.

Écrire. Fondé sur sa logique descriptive, le phénoménologique, nous l'avons vu, trouve son aspiration méthodologique à même la production du texte. La description est la méthode. Écrire se lie au mouvement d'être de l'expérience, participe à sa mise en œuvre. Parce que paradoxalement, en écrivant, l'expérience se dévoile en même temps qu'elle se forme dans son devenir d'expérience. Écrire, ne se limite donc pas à transcrire ou à traduire une pensée ou un vécu : écrire « fait être ». Écrire en phénoménologue pourrait donc vouloir dire : « Écrire sans présupposition, sans préjuger d'une forme ou d'un sens, faire de l'acte d'écrire l'exploration ouverte et neuve, anticipative et inventive, de la pensée, du vécu [...] » (Meitinger, 2002, p. 8).

Réécrire. À cette étape le chercheur se saisit de l'ensemble des données descriptives recueillies et s'engage à la réécriture du texte : une écriture phénoménologique. Une écriture qui porte le langage de l'expérience, voire un art d'écrire qui, telle une esthétique d'Hegel, voit à ce que la forme soit en adéquation avec le contenu. C'est-à-dire que le langage que j'utilise est conforme à la réalité expérientielle de ce que je décris, de même que le ton évocateur de certaines descriptions rappelle les fondations du vécu de

l'expérience. En définitive, une écriture « [...] qui porte l'expérience de ce qu'elle fait partager » (Depraz, 1999, p. 174).

De plus il s'agira d'une écriture authentique, qui ne se développera jamais sous la forme d'un « je narcissique » mais toujours ouverte sur un « nous ». Ce caractère « intersubjectif » de l'écriture phénoménologique, est d'ailleurs ce qui soulève une expérience incarnée dans des termes appropriés vers une compréhension qui la dépasse. En cela elle est exigeante d'une qualité d'écriture sensible à l'inventivité propre au verbe (Meitinger, 2002) :

10. Réécrire (de 1 à 9). Introduire des couches de sens. Laisser se développer les significations contenues dans l'expérience. Valider.

Valider. La validité de la recherche phénoménologique est directement liée au texte produit par le chercheur, voire à la qualité descriptive des données qu'il aura recueillies. C'est précisément son appui sur l'expérience subjective, lorsque celle-ci se décrit dans le respect du rapport intersubjectif avec ses co-chercheurs, qui rend possible la compréhension de son sens et de sa complexité. Selon Merleau-Ponty (1945, p. xv) :

Le monde phénoménologique c'est non pas l'être pur, mais le sens qui transparaît à l'intersection de mes expériences et celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres, il est donc inséparable de la subjectivité et de l'intersubjectivité [...].

En somme, la validité des données qualitatives qui se soumettent à l'analyse phénoménologique s'accorde au caractère intersubjectif présent dans la description (Deschamps, 1993).

Pour une attitude poièse. En ce dernier thème du chemin de la méthode phénoménologique le chercheur s'engage à écrire-réécrire-valider sa recherche. Concrètement il aborde une écriture qui laisse le sens se développer, en faisant des allers retours entre ce qui est donné, les descriptions, les images, les exemples et les thèmes anticipés. Le chercheur donne ainsi à son écriture un nouveau déploiement : c'est l'écriture phénoménologique.

En écrivant le chercheur réactive sa pratique de l'*epochè* (suspension-conversion-lâcher-prise), de façon à laisser s'opérer encore plus finement le réfléchissement de l'expérience. La particularité de ce mouvement de la pensée réside certainement au regard de sa *poièse* [mot grec qui signifie production, processus de création]. En effet, le chercheur verra son texte se déployer comme un espace créateur, voire comme la production créatrice d'un « sens se faisant en sa temporalisation » (Richir, 1996, p. 31). Une écriture donc, qui se laisse construire sans jamais séparer l'observateur de l'objet observé, le chercheur de ses données. Celui qui regarde et donne à voir, interroge sans

cesse son regard, s'approche du sens en le mettant constamment en question. Cette écriture phénoménologique s'impose donc comme un acte créateur en « progression vers » : un chemin qui devient une forme d'écriture, le cheminement même, sa méthode. (Et nous sommes de retour à l'étymologie du mot « *metodos* » : chemin).

En somme la production du texte, sa *poiësis*, des mots qui s'imposent en s'écrivant, met le chercheur dans une position à devoir s'ajuster constamment à un « tendre vers ». Si bien qu'en définitive, tout comme dans son avancée sur un chemin de traverse, le chercheur aura à endosser, à l'instar du texte qu'il produit, une attitude *poiëse*.

En guise de conclusion

Nous avons cheminé pour faire de la méthode phénoménologique une expérience. À l'aide d'une méthodologie en première personne nous avons mis en acte l'expérience de la méthode, ce qui nous a permis d'apporter un éclairage sur quatre attitudes particulières : engagée; ouverte; sensible et *poiëse*. Des attitudes, adaptées au fait phénoménologique, et qui font appel à la manière d'être du chercheur, à son implication personnelle dans son activité de recherche. Des postures donc qui conduisent, comme des moteurs essentiels d'une méthode phénoménologique dont « [...] l'épistémologie est inséparable de sa pratique » (Depraz, 2006, p. 11). Mais, de façon plus générale, nous pourrions aussi penser avec Valery, que sur le chemin de la phénoménologie, tout comme le peintre, le chercheur « apporte son corps » (cité dans Merleau-Ponty, 1964, p. 16).

Le marcheur phénoménologue en « éducation » a eu la tâche de considérer son personnage comme une possibilité d'un univers plus grand. C'est-à-dire que son expérience est une sorte d'épreuve de vérité qui l'engage à reconsidérer ce qu'il est à la lumière des autres. Or, il y a là une démarche qui n'est pas sans enseignement. En effet, nous constatons que le processus débouche sur un nouveau rapport à soi-même. Le caractère formatif de cette investigation n'est pas sans écho avec l'affirmation d'Heidegger : Faire une expérience signifie la laisser venir sur nous, qu'elle nous renverse et nous rende autre. Rendu autre, parce qu'il apporte une conscience réfléchie sur son expérience, le chercheur se transforme en lui-même dans le vrai sens du mot *bildung* (formation-éducation) (Van Manen, 1984, 1990). Nous pouvons ainsi conclure sur le cheminement du marcheur-phénoménologue, par un processus de transformation du sujet qui soulève une attitude formative. Car en définitive, c'est le chemin lui-même qui n'en finit pas de se déployer, dans un incessant va et vient entre le singulier et l'universel.

Références

- Deschamps, C. (1993). *L'approche phénoménologique en recherche*. Paris : Odile Jacob.
- Depraz, N. (1999). *Écrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture*. France : Encre Marine.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. France : Armand Colin.
- Depraz, N., Varela, F. J., & Vermersch, P. (2000). La réduction à l'épreuve de l'expérience. *Études phénoménologiques*, 15, 165-184.
- Depraz, N., Varela, F. J., & Vermersch, P. (2011). *À l'épreuve de l'expérience. Pour une pratique phénoménologique*. Bucarest : Zeta Books.
- Giorgi, A. (1997). De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en science humaines : théorie, pratique et évaluation. Dans J. Poupart, J. P. Deslauriers, L. H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 341-364). Montréal : Gaétan Morin.
- Heidegger, M. (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part*. Paris : Gallimard.
- Heidegger, M. (1966). *Question III et IV*. Paris : Gallimard.
- Heidegger, M. (1976). *Acheminement vers la parole*. Paris : Gallimard.
- Honoré, B. (1990). *Sens de la formation, sens de l'être : en chemin avec Heidegger*. Paris : L'Harmattan.
- Honoré, B. (1992). *Vers l'œuvre de formation. L'ouverture à l'existence*. Paris : L'Harmattan.
- Meitinger, S. (2002). *Écrire les choses mêmes ou littérature et phénoménologie*. Repéré à http://pierre.campion2.free.fr/smeitinger_littetpheno.htm#
- Merleau-Ponty, M. (1945). *La phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1975). *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*. Paris : Centre de documentation universitaire.
- Merleau-Ponty, M. (1996). *Sens et non-sens*. Paris : Gallimard.
- Meyor, C. (2007). Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique. *Recherches qualitatives, Hors-série*, 4, 103-117.
- Morais, S. (2012). *L'expérience de l'artistique comme pratique de soi en formation* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris/13 Nord, France.

- Richir, M. (1996). *L'expérience du penser. Phénoménologie, philosophie, mythologie*. Grenoble : Millon.
- Richir, M. (2008). Communauté, société et histoire chez le dernier Merleau-Ponty. Dans M. Richir, & E. Tassin (Éds), *Merleau-Ponty. Phénoménologies et expériences* (pp. 7-25). Grenoble : Millon.
- Russ, J. (2004). *Les chemins de la pensée*. Paris : Bordas.
- Van Manen, M. (1984). *Doing phenomenological research and writing : an introduction*. Alberta : The Althouse Press.
- Van Manen, M. (1990). *Researching lived experience. Human science for an action sensitive pedagogy*. Alberta : The Althouse Press.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Vermersch, P. (1999). Pour une psychologie phénoménologique. *Psychologie française*, 44(1), 7-18.
- Vermersch, P. (2007). *Bases de l'auto explicitation. Expliciter*, 69, 1-31. Repéré à <http://www.expliciter.fr/rubrique>.
- Zask, J. (2003). *Art et démocratie. Peuple de l'art*. Paris : Presses universitaires de France.

Sylvie Morais est docteur en sciences de l'éducation de l'Université Paris 13/Nord. Son sujet de thèse : « L'expérience de l'artistique comme pratique de soi ». Titulaire d'un baccalauréat en enseignement du Québec, elle enseigne depuis 1989. Elle a écrit, dans le cadre d'une maîtrise en éducation les « Lettres à un jeune pédagogue » (1999) : un essai qui unit le domaine des arts à celui de l'éducation. Elle poursuit sa réflexion sur les méthodes de recherche qualitative pour la compréhension d'expériences humaines en éducation et en formation.